

# Le Galepin

- BLEU -

n°61 - 1<sup>er</sup> mars 2023



Femmes courage...

## **n°61 – Femmes courage...**

### **Sommaire**

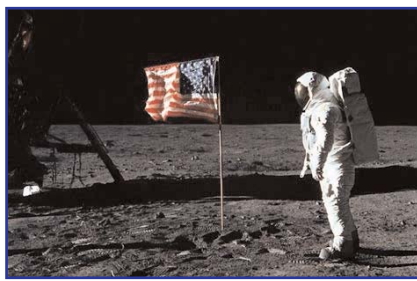
<b>Sylvie GROULT</b> LA CENTENAIRE	3
<b>Christelle MATHIEU</b> LES AILES DU VENT	6
<b>Jacqueline PAUT</b> POURQUOI, MAMAN?	9
<b>Kheira M</b> REPRENDS-TOI, MA FILLE	10
<b>Pierre ROSSET</b> LA CUISINIÈRE : LES LENTILLES D'HUGUETTE	13
<b>Régine PAQUET</b> CES FEMMES, MES SŒURS	16
<b>Michel LE DROGO</b> INTERVIEWS AU PAS DE CHARGE	17
<b>Michel LALET</b> CRÉONS GAIEMENT AVEC CHAT GPT	20
<b>Françoise DANIEL</b> 126	24
<b>Régine PAQUET</b> LALIA	26
<b>Sylvie VAN PRAËT</b> BLANCHE	28
<b>Hervé GOUZERH</b> FOSSE COMMUNE	31
<b>isabel ASUNSOLO</b> CE MOT-LÀ	32

## LA CENTENAIRE



Ce jour-là, ce mois de septembre 1970, c'est fête à la maison de retraite "Ginkgo Biloba". Les visiteurs sont pour la plupart très étonnés de ce nom donné à une maison de retraite, d'habitude c'est plutôt: "l'âge d'or", "sérénité", "le bon accueil", "l'oasis" et tous les noms de fleurs mais dans le parc, il y a deux magnifiques ginkgo biloba, ils sont très âgés, peut-être six cents ans, la ville leur a donné le qualificatif d'arbres remarquables.

Celle qui va fêter ses cent ans, c'est Constance. Elle aime dire qu'elle est née en Normandie "quand les Prussiens ont envahi Paris", c'est-à-dire le 19 septembre 1870. Elle aime raconter: "Quand j'étais petite fille, j'ai vécu une époque où l'électricité, le téléphone, le cinéma, la voiture n'existaient pas. Je n'ai vu ma première bicyclette qu'à l'âge de vingt ans; avant il y avait ce qu'on appelait "le grand-bi" mais je n'ai jamais vu ce vélocipède. J'ai mangé ma première orange au Noël 1880, j'avais dix ans, J'ai vécu un siècle riche en événements. Rendez-vous compte... Les machines volantes n'étaient qu'une chimère, j'avais vingt ans quand "l'Éole" a volé quelques mètres au-dessus du sol pendant cinquante mètres et en 1969, j'avais quatre-vingt-dix-neuf ans, j'ai vu de mes yeux vu, au poste de télévision, un homme marcher sur la Lune..."



- "Chère Madame, nous voici tous réunis dans cette maison de retraite pour fêter vos cent ans. Votre petite-fille Marie-Constance raconte, dans un livre, votre vie. En 1885 vous entrez à l'École normale de filles avec une dispense, vu votre jeune âge. Rappelons qu'il y avait très peu d'Écoles Normales de filles et je sais que ces trois ans ont été très difficiles tant la discipline et les conditions de vie étaient rudes. Pour vos premières affectations, vous êtes allée au fin fond de la Normandie, là où le normand était le patois que tous parlaient. Les enseignants, vous aviez pour mission de réprimer l'emploi du normand, l'école avait pour obligation que tous parlent français.

Vos luttes pour la justice et l'égalité ont commencé là, dans les campagnes normandes, là où il y avait encore la concurrence entre curés et laïcs, là où les parents n'avaient pas toujours compris la nécessité et l'obligation d'envoyer les enfants à l'école. Déjà vous combattiez pour le droit à l'éducation pour tous : filles ou garçons, paysans ou ouvriers. Dans vos différentes nominations vous agissiez pour le droit d'accéder à la connaissance, au savoir, une énergie qui vous a toujours animée, Une vie faite de générosité, pleine d'empathie. Pourtant cette vie, cette longue vie ne vous a pas épargnée, vous avez eu votre lot d'épreuves : deuils, maladies... mais vous vouliez aller de l'avant, faire ce qui était impensable. Vous avez fait preuve d'audace, d'innovation, de témérité, voire d'originalité dans un siècle où il fallait inventer ce qui n'existait pas, Vous aimiez, vous aimez encore aujourd'hui, la justice, l'égalité. Vous avez vécu une époque où les femmes ne pouvaient travailler sans l'accord de leur mari, elles n'avaient pas le droit de se mettre en pantalon ni d'avoir un carnet de chèques, vous avez manifesté pour le droit de vote aux femmes. Vous vous êtes battue pour faire entendre la voix des femmes, la voix des oubliées, la voix des invisibles. On l'oublie mais, dès 1946, vous avez été élue députée. Vous vous êtes



battue et vous luttez encore pour l'égalité réelle entre les femmes et les hommes, vous aimez la liberté, l'égalité, vous refusez toutes les injustices.

Je ne parlerai pas de votre engagement pendant la guerre, les enfants que vous avez cachés, protégés, le livre de votre petite-fille raconte cela beaucoup mieux que ce que je pourrais dire..."

– "Oui, je lutterai encore et encore contre le racisme, contre toute forme de violence, contre les inégalités, les passe-droit, les persécutions. Oui, je combats pour que l'on entende la voix des petits. Je continue à dénoncer, au risque que cela m'attire des ennuis. Parfois il y a une certaine forme d'incompréhension de la part des proches qui me conseillent : "Repose-toi, arrête de te faire du souci pour les autres, des gens que tu ne connais même pas, arrête de penser aux autres, pense à toi, il est temps maintenant de te reposer, de vivre pleinement le reste de ta vie..."

J'ai dû lutter et j'ai subi des humiliations, des faux témoignages, des trahisons, des incompréhensions, et bien souvent j'étais seule, c'était comme crier dans le désert. On m'a calomniée, combien de fois j'ai été accusée de trouble sur la voie publique, non-respect de la hiérarchie... À cette époque la femme devait se taire, obéir à son mari, se comporter en bonne épouse, en bonne mère de famille, on me disait : « Pour t'occuper, il y a *les bonnes œuvres* »..."

Autour de la vieille dame, des soignants, monsieur le Maire, quelques adjoints, la famille, une de ses filles, elle aussi dans cette maison de retraite dans un fauteuil roulant, les jambes inertes, les autres enfants sauf Irène, sa fille aînée, décédée depuis longtemps. Constance qui aime tant la justice doit vivre avec cette injustice que la vie lui fait subir,

elle ne peut l'accepter. Aucune paix en elle, dans son cœur un chagrin incommensurable, les enfants ne devraient pas partir avant les parents, c'est trop de chagrin. Elle n'en parle pas, cette douleur reste enfouie tout au fond de son cœur.

Autour d'elle : dix petits-enfants, dix arrière-petits-enfants et un arrière-arrière-petit-fils mais celui-ci n'est pas encore né... Auprès de l'aïeule, c'est la fête, une belle fête. En 1970, les centenaires ne sont pas nombreux.

Le maire reprend la parole, il parle fort, articule les mots lentement, ce qui fait sourire Constance car malgré son âge elle a encore toute sa tête; certes son audition a un peu baissé mais elle est bien appareillée et sa mémoire ne lui fait aucun défaut.

– "Vous portez très bien votre prénom, Constance. Constance : la persévérance, l'endurance, la fidélité. Chère Constance, chère centenaire, Marie-Constance, votre première petite-fille, écrivaine bien connue, qui a comme chacun sait reçu de nombreux prix littéraires, a écrit le livre de votre vie et voyez quel beau titre et combien vous portez bien et votre prénom et votre nom de famille, votre nom de jeune fille..."

**« Constance Courage, ma grand-mère... »**



## LES AILES DU VENT



Soudain, l'évidence. Un nuage s'arrache du ciel. Au fond d'elle, s'ouvre une voie nouvelle. L'éclat de la lune, béante, offre sa chair.

Elle marche très vite. Un moment de panique: ne pas chuter. Son torse est inondé de sueur. Entrer. Rencontrer les voix de la flamme. Foudroiement intérieur. Avancer, nue, dévêtue de l'âme.

- Madame, puis-je connaître votre nom?
- Oui. Je suis Madame Courage, Élisabeth Courage.
- Voulez-vous que nous parlions?
- ...

Elle détourne le regard violemment. Les yeux roulent. Une angoisse grandit, passe du lent, de coups frappés lents, à l'au-delà du crépuscule. Le passé, obstiné, éternel, se souvient des notes, sans le savoir, de l'attente, d'une musique.

Insouciance.

Innocence.

Liberté infinie. Quelle suite?

Elle tient un couteau. C'est fou. Elle n'a pas peur. Son rire fait écho dans les feuilles du vent. Sur l'épaule, les cicatrices des combats. Des formes complexes, labyrinthiques. Elle s'excuse, Mon passage en prison... Son univers s'anamorphose en un espace de souvenirs. Des bruits effrayants. Des odeurs de pisse.

C'est fou. Elle n'a pas peur. Ses lèvres se serrent. Elle s'empiffre d'une tranche de bacon avant d'affûter le couteau qui se colle aux mains, s'y planque à l'intérieur. Elle ne le lâche pas. Il l'épuise. Elle le fourre dans son sac à dos, Au moment voulu, Au moment voulu, se dit-elle.

- Je m'engage à punir le successeur du silence.

Toi qui entends, au fond, une voix parle, t'interroge. Ne retiens rien. Ni les champs de blé mûri à point, ni ta soif gémissante, creusant le vide. C'est fou, elle n'a pas peur du mur aveugle, de la rondeur éclatante des étoiles dans le ciel blanc. Le couteau là, maintenant, lentement, elle le suce. La lame brille. Filet de sang sur la langue. Un coup luciférien. Novice.

Ses caresses sont tremblantes. Ma pauvre petite Madame Courage, il va falloir vous mouiller. La nuque raide, elle ne bouge pas. Au paroxysme du désespoir, brutalement,



d'une force herculéenne, avec une poigne d'homme, elle plante, coup sec, le couteau dans son ventre, puis s'acharne parce qu'il refuse de s'enfoncer. Là-bas, le soleil se couche en longs chants discrets, prenant part aux rires et peurs d'une nuit sublime, envahie de silences.

Les âmes veillent. Les anges passent. Élisabeth Courage, absorbée par la folie de son acte, à grand-peine, renonce. Demande-toi, ma douce, ce que tu peux encore risquer aujourd'hui. Elle plante les yeux dans les miens. Je m'accroche. La lumière qui jaillit de la nuit me bouleverse. La vraie gloire est ici puisque le miracle a lieu. Elle ose déchirer les frayeurs. J'attends qu'elle se jette. D'abord, elle tombe. Elle est en nage, le corps engourdi. Soudain, elle regrette ma présence. Je me fais discret. Et voilà. Voilà ! Crevant le ciel, elle hurle. Renifler l'air. L'abîme de l'énigme. Les ailes se déploient de la chair. L'aspect du ciel change. Elle s'éloigne vers les collines, dépasse les couleurs de la nuit, brille de mille feux.

Je m'endors au milieu des poussières blanches de l'obscurité.

Et je bascule. Un énorme trou se creuse, me pulvérise jusqu'à elle.

– Madame Courage, vous oubliez votre couteau.

Comme sourde. Je ne la retiens pas. Le reflet d'une lumière emplît son visage. Il pétille. Je me tais. Voyez-vous, de l'autre côté existe une vie solitaire et silencieuse.

Royaume de l'infini où se répand une marée noire : nuit chargée d'éclairs. J'obéis pour la première fois. Le ciel se noircit d'oiseaux. Je m'affole auprès d'eux. J'obéis et emprunte une autre charmillie, un schmilblick sylvicole. J'ai foutu le couteau dans mon sac à dos.

Les nuages se précipitent. Non, non, je ne ferai pas offrande de mon viatique. Au sud, le voyage a un prix. Les feuilles des arbres se balancent. Vogue la galère ! La tornade me poursuit. Je suis figé. Les bourgeons éclosent : des milliers de petites Élisabeth Courage débourent allègrement.

Le choc.

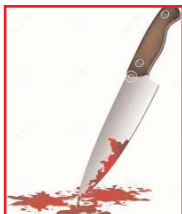
Elles pullulent dans l'aire, me brouillant la vue, malaxant leur poitrine sur les troncs fourchus des hêtres. D'un éclatement d'élan, elles virevoltent. En un coup de vent, les petites Élisabeth Courage se multiplient, encore, encore, encore. Elles volent parmi les hautes herbes. Je ne cherche pas à les dépouiller. Pourtant, ô vénérables verdure, je vous chasse.

Alouettes, gentilles alouettes, je vous plumerais volontiers.

La nuit craque sous la fin de l'été. Le sous-bois, ce coin perdu, je m'avise à le conserver : élaguer les branches basses des arbres les plus grands, supprimer toutes les broussailles.

Mesdames Courage, le velours de votre voix m'effleure et m'emporte. Vous êtes revenues avec votre légendaire famine: No peur du régime de la vie.

Je viens vers vous.





*POURQUOI, MAMAN ?*

Maman, merci beaucoup pour ce joli tambour,  
Pour te faire plaisir j'en jouerai chaque jour ;  
Maman, pourquoi tes yeux ont la couleur de l'eau  
Quand je te dis peut-être à l'aube des toujours ?



Maman dis-moi pourquoi tout au fond de la cour  
La terre comme un ciel a des rondeurs d'amour,  
Et que notre maison au milieu du roseau  
Chante une vie heureuse où s'en vont les retours.

Maman, ce bel automne a donné ses baisers  
Aux effluves charmants de tes cheveux dorés ;  
Maman, pourquoi le vent a-t-il pleuré ce soir  
Quand je te prends les mains pour ultimes beautés ?

Maman, pourquoi papa, ce matin-là d'été,  
Est parti loin d'ici dans les pays légers  
Où les nuages bleus prennent mon désespoir  
Dans mes larmes de pluie et tes bras libérés ?



Mon fils, ton père est mort, une guerre est finie,  
Et je n'ai plus que toi, car ainsi va la vie.  
Les arbres du jardin ont fleuri de bonne heure,  
Coupe une branche rose et puis, demain, oublie ;

Les abeilles viendront égayer ta demeure.



## REPRENDS-TOI, MA FILLE !



Qu'est-ce que le courage? D'après notre bon vieux Larousse, ce serait le fait de ne pas avoir peur, combattre avec courage par exemple. Mais on nous précise que le courage est aussi une force morale qui nous fait agir et avancer malgré toutes les difficultés qui se présenteraient à nous. Par exemple « malgré sa maladie et la perte de son époux, elle est pleine de courage ». C'est cette deuxième

définition qui me semble la plus proche de la notion de courage.

Je suis restée treize ans de ma vie avec un homme violent, cruel et alcoolique, addict au sexe, vicieux et égocentrique au possible. Il me terrorisait. Je tremblais de peur. Et cette peur m'habitait tous les jours, chaque nuit, chaque heure et parfois même chaque minute. J'en avais des maux de tête souvent, de ventre aussi et des envies de vomir. Je me torturais l'esprit et mon esprit s'amusait, lui, à son tour à torturer mon corps. Tout me rendait malade, mon mari impitoyable et la peur paralysante qu'il générait en moi.

Est-ce à dire que je n'étais pas courageuse? pire, que j'étais lâche ou que je me voilais la face? Non je ne pense pas. Ce n'est pas parce que nous restons que nous ne sommes pas courageuses. C'est même tout le contraire, rester demande un courage incommensurable. Je travaillais six heures par jour au lycée, j'élevais mes deux enfants, j'astiquais la maison malgré la fatigue et je courais partout pour satisfaire monsieur. Bien sûr c'était tajine tous les jours et couscous tous les dimanches. Je lui massais le dos les pieds très régulièrement et je corrigeais ses copies aussi. Je me pliais en quatre pour lui et ne recevais que des coups en échange. Et je restais. Je pleurais je priais mais je restais.

Je sais, aujourd'hui que je suis divorcée et heureuse, que ce n'est pas du courage qu'il faut pour partir, j'en avais à revendre. Ce qu'il faut, c'est une prise de conscience, du recul. Je vivais l'enfer et sans pauses. Beaucoup se seraient suicidées pour moins que ça! Beaucoup se sont malheureusement suicidées, paix à leur âme. Ces humiliations à répétitions, ces coups, ces gifles, ces crachats, ces viols, ce n'est pas du courage qu'il faut pour affronter tout ceci, c'est une force herculéenne, une force physique et mentale hors du commun!

Tous les gens qui ont subi un traumatisme quel qu'il soit vous le diront. L'être humain s'adapte à tout. C'est vrai. C'est triste et destructeur mais c'est vrai. Malheureusement on s'adapte à la cruauté et à la violence la plus extrême. Au début bien sûr, nous sommes

profondément choquées, ensuite un peu moins et, à force de subir, on n'est même plus choquée du tout. On apprend à faire avec en fait et pire, on apprend à vivre avec. Quand la douleur et la souffrance deviennent trop lourdes, trop pesantes, trop ingérables, on se détache. Ce n'est là ni du déni ni de la faiblesse. Non on se détache. Notre entourage dit souvent « Elle est l'ombre d'elle-même ». Non on n'est pas l'ombre de nous-même, on n'est plus nous-même du tout. C'est encore pire ! On se met en mode robot et on s'exécute. Ainsi on se regarde d'un œil extérieur, on n'est plus soi-même, c'est comme si on regardait une autre. Une pauvre fille triste au possible, qui ne prend pas soin d'elle, qui s'oublie, qui fait peur à voir. On se dit même « Mais comment fait-elle pour accepter tout ceci ? Pourquoi reste-t-elle ? Sa situation changera-t-elle un jour ? Qu'elle prenne ses enfants sous le bras et qu'elle se sauve tout de suite ! » Puis tout en se torturant ainsi l'esprit, on continue à éplucher les légumes, à faire la lessive, à laver et relaver les sols.

Cette force qui nous permet de transcender tout cela, on la puise tout d'abord en nous-même, chez nos enfants aussi, mais surtout dans notre certitude profonde qu'on aime la vie et, dans mon cas, qu'on aime Dieu. Ce n'est pas mon courage qui m'a sauvée quand j'y pense, c'est ma foi. Cette foi inébranlable, constante et qui m'habite depuis l'enfance. « Allah est grand, ma fille ». Trois mots seulement en arabe, toujours les mêmes qui, ancrés très fort en moi, m'ont permis de ne pas sombrer corps et âme. De céder aux pulsions de colère, de haine, de suicide et autres qui se succédaient en moi. Le suicide, je peux bien vous l'avouer aujourd'hui, mille fois j'y ai pensé et mille fois je me suis résignée. Une petite voix ou un ange gardien me soufflait toujours à l'oreille presque malgré moi :

« Reprends toi, ma fille ! Tes enfants ont besoin d'une mère et Dieu a choisi ta naissance, c'est à Lui de choisir ta mort. Et puis pense un peu à ta mère, elle serait dévastée. Tu l'aimes tellement ta mère. »

Alors je pleurais toutes les larmes de mon corps sur ma terrasse avant quatre heures et demie, oui toujours avant. Tout était chronométré dans ma vie, même mes crises de pleurs. Elles étaient programmées. Hors de question que les petits voient leur mère dans cet état. Je caressais donc mon petit Noisette, mon petit chat roux qui semblait tout comprendre de ma chienne de vie. Ensuite, je me coiffais et essayais de faire bonne figure. Mes deux enfants eux étaient petits, à six, huit ou dix ans, tout ce qu'ils voyaient c'était maman à la sortie de l'école avec des crêpes ou une sucette. Et c'était très bien ainsi. C'est étrange mais souvent mon fils me souriait et me regardait droit dans les yeux. Il me posait ensuite cette question qui me perturbait toujours autant à chaque fois :

– Maman, ça va ?

Je le regardais à mon tour tendrement, je lui souriais et caressais ses cheveux. Impossible de mentir à ce visage angélique, je m'en tenais donc à la stricte vérité.

– Je vais toujours bien quand je suis avec vous, mon fils. Qu'Allah vous garde, ta sœur et toi. Je remercie Dieu de m'avoir donné deux enfants. C'est la plus grande joie qu'il m'ait été donné de vivre. Leurs rires, leurs petites mains dans la mienne ou leurs chansons apprises à l'école me donnaient des petits moments de bonheur et de l'espérance.

Alors avec cet écrit, je voudrais si vous me permettez, faire deux choses : la première, donner de l'espoir à tous ceux qui connaissent une situation similaire et Dieu sait qu'il y

an a. Tous ceux qui sont opprimés, terrorisés ou perdus. Je voudrais leur dire qu'il faut croire à un après, coûte que coûte, à un meilleur avenir jusqu'à ce que cet après arrive. Car il arrivera, croyez-moi, après la pluie le beau temps, après la rupture, la renaissance! Vous êtes des femmes sacrifices, des femmes extraordinaires mais surtout des femmes courage. Vous n'êtes pas faibles, vous êtes fabuleuses.

La deuxième, et les larmes me montent alors que j'écris cette phrase, je voudrais rendre hommage à une femme invraisemblable, exceptionnelle et unique à qui je n'ai jamais pensé rendre hommage. Sans prétention ni outrecuidance aucune, je veux me rendre hommage à moi, saluer ma bravoure hors du commun, ma force mentale, ma foi aussi qui m'ont empêchée tour à tour de sombrer dans la folie ou l'abîme. Ma définition du courage? Pour moi, chers lecteurs, ce n'est ni plus ni moins que notre instinct de survie. Nous avons tous cela en nous, quelque part.

Notre capacité infinie à croire, à espérer est bel et bien là. Elle nous porte et nous raccroche à la vie. Je vous souhaite de la trouver car vous pourrez ainsi surmonter tous les obstacles de votre vie, jusqu'à les éliminer un à un.

Femmes bafouées, humiliées ou privées de vos droits, ayez foi en Dieu, en vous, en un jour nouveau.



## LA CUISINIÈRE : LES LENTILLES D'HUGUETTE



*La femme est l'avenir de l'homme...*

Louis Aragon

En découvrant le thème j'ai pensé à la cuisinière d'un centre de vacances maternel que j'ai dirigé il y a longtemps... Pourquoi elle précisément? Parce que... Enfin, j'avoue ne pas vraiment le savoir.

Lors de notre première rencontre avec Huguette en août 1986, nous avons, Anne-

Marie (mon épouse) et moi, déjà l'expérience de trois séjours de centre de vacances maternel avec le même organisateur, moi comme directeur, elle comme économiste. Le premier contact avec les cuisiniers salariés de cet organisateur s'avéra surprenant. Cuisinier en fin de carrière qui vivait mal de n'avoir jamais eu l'accès à la réserve alimentaire (problème vite résolu : il aurait – il en était heureux – la clé. Il pourrait, comme il a su le démontrer, prendre enfin des initiatives)... Jeune *cuisinière* (ancienne secrétaire) avec une unique expérience de cuisine collective qui se trouvait démunie sans ouvre-boîte (les conserves imposées ayant eu raison de lui). Malgré la demande de son mari (jeune gardien de la propriété) je refusai de la remplacer en lui disant qu'il n'y aurait aucune conserve et que l'économiste l'accompagnerait dans sa tâche le temps nécessaire. Cela s'avéra efficace et "*nous avons plaisir à la voir évoluer et oser prendre de plus en plus d'initiatives* (Rosset, 2018, p. 68)".

Concernant ce deuxième organisateur (ville de Saint-Denis, 93) la cuisinière faisait (avec la lingère) elle aussi partie du personnel permanent. Il nous faudrait – une fois encore – nous adapter à cette nouvelle réalité. Nous savions peu de chose sur Huguette si ce n'est que, cuisinant depuis longtemps dans ce centre, elle possédait l'expérience issue de multiples séjours. Elle approchait de la soixantaine, n'avait pas de formation de cuisinière et habitait le village.

Ayant eu l'occasion de visiter les lieux, j'avais décidé que les horaires de repas des deux salles à manger existantes seraient, le midi et le soir, décalés d'un quart d'heure.

C'est donc avec cette information que nous l'avons rencontrée avant l'arrivée des enfants. Sa réponse fut la suivante : « Ça va casser mon coup de feu ! » Le coup de feu ! La hantise de tout cuisinier. Un réel moment de stress... Ce décalage horaire créait (elle

l'avait bien compris) un confort rassurant. Huguette avait apprécié aussi nos choix de travailler avec le boucher du village voisin, le grossiste en fruits et légumes et le fromager de la ville proche... Et bien entendu le boulanger du village. En quelques minutes, le courant était passé entre nous.

Pouvoir cuisiner des légumes, la viande et des fruits de qualité allait être pour elle agréable... Cuisiner pour une collectivité de 50 enfants de 4 et 5 ans et 20 adultes a ses contraintes. Et cuisiner avec des produits frais et la viande d'un artisan boucher c'est une contrainte supplémentaire qui demande une implication plus importante pour respecter le produit... Huguette, ce jour-là, releva à sa manière, le défi et manifesta sa satisfaction de pouvoir travailler avec des bons produits. Ce qui, nous l'avions alors compris, était rarement le cas, nos prédécesseurs préférant la facilité du supermarché. Notons au passage qu'à ces contraintes s'ajoutait celle de limiter au maximum la poubelle... Dans la mise en œuvre de tout cela Huguette pouvait compter sur Anne-Marie pour l'épauler. C'est ainsi que le binôme cuisinière/économe allait durant ce premier séjour (et les deux suivants) s'avérer efficace.



Revenons sur quelques situations marquantes... Ce midi-là des lentilles (pas n'importe lesquelles, les vertes du Puy) étaient au menu. Dans la salle à manger des plus grands un enfant de cinq ans manifesta son dégoût: «J'aime pas les lentilles!» Alors présent à ce moment-là je l'ai incité à goûter les lentilles, celles d'Huguette, pas celles de la cantine. Toute la différence. Avec du beurre, des rondelles de carottes, des petits lardons et une agréable saucisse du boucher... Après avoir goûté, cet enfant en reprit deux fois. Ah, le discret (et pertinent) savoir-faire culinaire d'Huguette!...

L'idée d'Anne-Marie de demander aux enfants d'apporter leur recette préférée ayant circulé, quelques enfants arrivèrent avec leur recette dans la valise.

Ainsi, un jour, une petite fille de cinq ans se trouvant dans la cuisine avec sa recette expliquait à Huguette comment il fallait la faire et cette dernière obéissait... jusqu'au moment où la petite fille l'interrompt par un ferme «Mais non, ma mère ne fait pas comme ça!...» Et Huguette de questionner: «Elle fait comment ta mère?» La réponse ne tarda pas: «Elle tourne la cuillère dans l'autre sens...» Compte tenu de l'importance du sens pour la réussite de la recette, Huguette s'exécuta...

Habitant le village, elle rentrait le soir chez elle et de ce fait ne participait pas à la réunion collective et à la convivialité du cinquième repas. C'est donc l'économe qui faisait le lien avec elle concernant les choses importantes, comme l'anniversaire d'un enfant ou d'un adulte, une activité spécifique, un grand jeu ayant besoin de ses services. Elle s'y

prêtait de bonne grâce et les pâtisseries (des gâteaux ou des tartes) sortaient le moment voulu de la cuisine.

C'est dans leurs rencontres régulières qu'Huguette et Anne-Marie s'accordaient sur les menus avec le souci de repas équilibrés et celui de recettes nouvelles, comme le couscous ou le pot-au-feu de poisson. Celui-ci a une histoire gravée dans notre mémoire. C'est le midi où ce dernier était au menu que choisit l'inspecteur vétérinaire pour sa deuxième inspection. La première ne s'était pas très bien déroulée, marquée notamment par un rapport sur la décongélation/recongélation d'aliments (en fait une seule boule de glace). Le pluriel ne m'ayant pas plu je l'avais ce jour-là



entraîné dans le couloir en lui parlant de l'éducation du goût, de l'appétit des enfants, d'absence de gaspillage, de la compétence de la cuisinière, aussi... avant de l'emmener dans la cuisine. S'intéressant à ce qui cuisait sur le fourneau, sous l'œil d'Huguette (et le nôtre), il leva le couvercle, saisit un morceau de poisson, le goûta en s'exclamant « Mais c'est du cabillaud! » Oui, Monsieur l'inspecteur, du cabillaud... Huguette surprise ne disait rien mais elle retenait sa colère. Après le départ de l'inspecteur elle s'écria : « Il a osé mettre ses doigts dans ma marmite! » Oui, il avait osé, lui qui, l'année précédente, m'expliquait que les bactéries des champignons de Paris pouvaient sauter au-dessus de la cloison du bac à légumes. (Des sportives!) Après la séquence du cabillaud nous ne l'avons jamais revu.

Si Huguette était attentive aux enfants elle prenait soin aussi de l'équipe d'adultes. Ainsi, la veille de ses trois congés et pendant sa coupure de l'après-midi, elle préparait une surprise. Nous trouvons celle-ci dans la chambre froide, le soir pour le cinquième repas. C'était un gâteau, toujours le même!... Il me semble pourtant qu'il y avait aussi des choux à la crème.

Qu'écrire de plus concernant Huguette ? Qu'elle était, dans sa discrétion, une femme de caractère capable d'adaptation et, est-ce nécessaire de l'écrire, une bonne cuisinière. Que, même en sortant rarement de sa cuisine, elle était connue de tous les enfants (et des adultes aussi) qui savaient bien que tout ce qu'ils mangeaient c'était « Huguette qui l'avait fait »...

PS : Quand nous sommes revenus en 1992, Huguette avait pris sa retraite depuis un an. Elle n'avait pas été remplacée. Ce fut pour nous l'occasion de recruter Gérard, ancien restaurateur, cuisinier dans un établissement pour enfants handicapés... Et entraîneur de rugby...



1. Rosset, Pierre, "L'Ouvre-boîte! Un acte fondateur de l'avenir", *Le Sociographe*, n°62, juin/2, Nîmes, Champ social, 2018, pp. 67-69.

*CES FEMMES, MES SŒURS*



Elles habillent leur colère  
de mots  
qui crèvent nos bulles douillettes  
Mes sœurs en danger

Elles habillent leur colère  
de gestes  
qui déchirent le carcan imposé  
Mes sœurs en danger

Aux oublis les coutumes d'antan  
que les mœurs archaïques se dissolvent  
dans le présent

Elles refusent de recommencer  
encore encore et encore  
le chemin de leur mère  
aux corps cadennassés

Au pas de promenade  
cheveux dénudés  
visage offert comme un premier sourire  
elles veulent pouvoir changer  
leur vie  
libres  
tranquilles  
la choisir  
ne pas sombrer  
ne pas mourir  
Mes sœurs ces femmes en révolte





INTERVIEWS AU PAS DE CHARGE



Voilà, je mets en marche le magnéto pour l'identification de l'événement et des interviewé(e)s :

« Florence Bergal, symposium de psychologie sociale et cognitive du Trocadéro, février 2022. » Quelques secondes de gagnées vers le train de 18h pour chercher Séphora chez sa copine avant que la famille soit passée à table. Pourvu que Christian pense à prendre Lucas à la sortie de l'école. J'aurais dû le lui rappeler ce matin au petit déjeuner...

« Ah, Monsieur Carylos, deux mots pour les lectrices de *Femme Courage* après votre communication en plénière... notamment sur le nouveau concept de *charge mentale* ? »

« Eh bien, j'ai proposé deux indicateurs : ceux-ci correspondent à des situations où les salariés se déclarent conscients du fait qu'une erreur de leur part peut entraîner des conséquences graves pour la qualité du produit et/ou des coûts pour l'entreprise. Pour décrire la charge mentale, d'autres facteurs sont également à retenir : devoir se dépêcher toujours ou souvent, manquer de temps pour effectuer correctement leur travail, devoir fréquemment se débrouiller seul dans des situations difficiles, abandonner une tâche pour en effectuer une autre non prévue ayant comme conséquence une perturbation du travail, et recevoir des ordres contradictoires. Par abus de langage, mais en nous appuyant sur le modèle de Karasek, nous qualifierons ces facteurs de *charge mentale*. Et cela afin de clarifier le débat, en particulier sur la survenue d'accidents du travail dans les process de travail innovant. Veuillez m'excuser... »



Ah, lui aussi a un train à prendre, mais au moins il n'aura pas, ce soir, à préparer le linge sale dans la machine à laver, ni à faire sa liste de courses pour... Ah, vite ! :

« Madame Bourgeois-Mare, deux mots sur le concept de charge mentale pour le prochain numéro de *Femme Courage*... »



« Eh bien... disons... au-delà du temps qui lui est strictement imparti, le travail s'immisce dans la vie privée des salariés et dans celle de leur entourage. Son emprise s'exerce par ce que qu'on peut nommer la *charge mentale*. Cela recouvre l'ensemble des contraintes psychiques et des opérations mentales visant l'anticipation, la planification et la gestion des tâches. À cet égard, on doit prendre en compte le fait de s'en occuper matériellement et de s'en préoccuper affectivement et cognitivement.

*Cette question renvoie à la "distanciation subjective" entendue au sens de "coupure mentale" entre le familial et le professionnel. C'est cette distanciation qui doit permettre autant que possible une "disponibilité mentale" dans chacune des sphères. Revers de la distanciation subjective, la charge mentale est à la fois double – familiale et professionnelle – intangible, cumulative, permanente et sans frontière, puisque les mères l'emmènent partout. Je dis bien partout, comme moi à présent, qui vous abandonne hic et nunc pour ne pas manquer ma correspondance. Demandez donc à monsieur Elfe qui se veut un époux aidant ! »*

Moi aussi, il faudra que je coure pour attraper mon train. Où en étais-je ? Ma liste de courses... Et mes beaux-parents qui viennent dimanche pour la journée ! Si la femme de ménage n'est pas passée avant la fin de la semaine, je serai déjà jugée et condamnée avant de servir le repas ! Vite, le mari aidant pour mes lectrices et je file...

« Monsieur Elfe, s'il vous plaît, pour *Femme Courage* ? »

« Mais certainement... *Le Petit Larousse 2021* définit le terme "charge mentale" comme "Poids psychologique que fait peser (plus particulièrement sur les femmes) la gestion de tâches domestiques et éducatives, engendrant une fatigue physique et, surtout, psychique."

Mais savez-vous, la sociologue Monique Haicault qui a utilisé la locution charge mentale pour la première fois en 1984, la définissait comme étant "le fait de devoir penser simultanément à des choses appartenant à deux mondes séparés physiquement".

Vous avez ainsi devant vous un pauvre conférencier, à la fois analyste et universitaire, qui a dû trouver le temps d'honorer cet exigeant symposium en plus de toutes ses charges professionnelles, et de tous ses soucis d'homme libre devant subvenir à ses besoins économiques, à ceux de son foyer, tout en contribuant aux tâches domestiques. Voilà ce que Madame Haicault appellerait ma charge mentale.

De plus, figurez-vous, chaque fois que je me mêle de seconder mon épouse à la maison, en lui demandant même conseil pour bien faire et suivant ses vœux, elle prend un air pincé puis finit même par m'écarter avec impatience : "S'il faut en plus que je t'explique à chaque fois ce que tu dois faire et comment t'y prendre, ça me donne double responsabilité. Pour m'épargner un geste, tu alourdis ma charge mentale !"

Au point que je me demande parfois comme le Courteline de "La paix chez soi" si, dans son couple, par un effet d'époque, la femme ne voit pas ce qu'on fait pour alléger sa charge mentale, mais voit seulement dans ce qu'on fait ce qui pourrait l'alourdir... Bon, ne mettez pas ça comme ça pour vos lectrices ; je suis sûr que vous saurez trouver une façon nuancée de suggérer cette réaction de beaucoup de maris... dites-moi, vous, ce que vous en pensez. Et d'abord, que diriez-vous d'en parler devant un café ? »

Je coupe le magnétophone, prends mes jambes à mon cou jusqu'à la station de métro. Là, sur le quai, j'ai, en voyant la rame arriver, un fou-rire en pensant à ce pauvre monsieur Elfe, plaqué sans un mot de compassion pour sa charge mentale.

Je n'aurai pas le temps de repasser au journal, je téléphonerai du train s'il ne part pas sans moi. Tiens, un texto, c'est Christian mécontent : il avait oublié d'aller chercher Lucas, et l'école l'a rappelé à ses devoirs de père. Pourquoi je ne le lui ai pas rappelé ce matin ?



me demande-t-il. Et aussi à quelle heure je rentre pour chercher Séphora chez sa copine ?

Décidément, le voilà, à sa manière, tout à fait dans mon sujet. Sa contribution me fournira une bonne accroche et une garantie d'authenticité pour mon papier sur un concept bien neuf pour près de la moitié de l'humanité.



## CRÉONS GAIEMENT AVEC CHAT GPT



Femme courage... Comment aborder un tel sujet. Je ne me sentais pas les épaules de Bertolt Brecht et moins encore celles de Simone de Beauvoir (une telle suggestion de "Femme Courage" ratisse large!), alors j'ai songé à faire appel à mon nouvel ami Chat GPT.

Ces dernières semaines, les gazettes étaient pleines des exploits de ce Chat GPT, capable, selon les plumitifs les mieux informés, de faire les dissertations des élèves de classe terminale, les mémoires de thèse des étudiants en sciences sociales, de tirer des seiches à Stephen Hawking (*Tirer des seiches* est une expression typiquement napolitaine qui a vocation à faire couler beaucoup d'encre) en ridiculisant ses travaux les mieux documentés et au passage à tout savoir de ce qu'il convient de savoir quand je veux réparer à mains nues mon scooter qui ces derniers temps est un rien poussif.

Mais surtout, Chat GPT détient dans ses entrailles de fer une créativité littéraire stupéfiante qui pourrait – toujours selon ces mêmes plumitifs – donner le change aux éditeurs et faire de n'importe lequel d'entre nous le Marcel Proust de demain.

Donc, hardi! Je mets en marche mon nouvel ami Chat GPT et je lui dis: «Écris-moi une brève histoire sur le thème Femme courage».

Sitôt dit, sitôt fait. Sous mes yeux ébahis s'affiche illico la chose suivante:

Il était une fois, dans un petit village, une femme qui s'appelait Sarah. Elle était connue pour son courage et sa force. Sarah a fait face à de nombreux défis dans sa vie, mais elle n'a jamais perdu espoir. Elle était un modèle pour toutes les femmes du village.

Un jour, un groupe de bandits est venu au village et a commencé à piller et à semer le chaos. Tout le monde avait peur et ne savait pas quoi faire, mais Sarah est intervenue. Elle a attrapé un bâton à proximité et a commencé à combattre les bandits. Elle s'est battue de toutes ses forces, utilisant sa bravoure et sa force pour protéger son village et ses habitants.

Les bandits ont été surpris par son intrépidité et se sont rapidement retirés. Les villageois ont été étonnés par la bravoure de Sarah et l'ont félicitée pour son courage. Ils l'ont déclarée protectrice du village et elle a été honorée du titre de "Femme Courage".



Depuis ce jour, Sarah continua d'être la protectrice du village. Elle a entraîné les femmes du village à être aussi fortes et intrépides qu'elle, et elles ont formé une force puissante qui a assuré la sécurité du village. La bravoure de Sarah a inspiré les autres à être courageux et à défendre ce qui était juste, et sa légende a perduré pendant des générations.

L'histoire de Sarah, "Femme Courage", est devenue un symbole d'espoir et de force pour toutes les femmes, et sa bravoure et sa détermination resteront à jamais dans les mémoires.

À cet instant, je comprends plusieurs choses. La première est qu'une bonne histoire doit débiter par « Il était une fois... » (et la suite ne démentira pas cette assertion). La seconde, est que le décor doit être un petit village. Il est vrai que « Il était une fois à Grouge-les-Flubards, Tour des Sycomores N° 28 - 13<sup>e</sup> étage gauche », ça le fait moins. La troisième, que « courage » dans la petite tête de ce système signifie force, bravoure, intrépidité et bataille rangée. Et là encore, je vais le vérifier par la suite. Alors en effet quoi de mieux que des bandits pillards et semeurs de chaos pour exprimer le courage d'une femme nommée Sarah, un courage hautement édifiant – la légende perdure pendant des générations – et même récompensé puisque les villageois font immédiatement de Sarah un symbole d'espoir et de force.

J'avoue avoir été un rien déçu par cette proposition.

Qu'à cela ne tienne: j'efface tout, et emplis de confiance en mon nouvel ami, je lui pose une seconde fois la même question. En une demi-seconde, Chat GPT m'envoie son second couplet:



Il était une fois une femme nommée Marie qui vivait dans un petit village. Elle était connue pour sa bravoure et sa détermination, et était aimée de tous dans le village.

Un jour, un incendie s'est déclaré dans la forêt près du village et les villageois ont eu peur qu'il se propage et détruise leurs maisons. Mais Marie n'avait pas peur. Elle attrapa sa pelle et courut vers le feu.

Malgré la chaleur et la fumée, Marie a travaillé sans relâche pour éteindre le feu. Elle a creusé des tranchées et dégagé un chemin pour que l'eau puisse s'écouler, en s'assurant que le feu ne se propageait pas davantage.

Au fil des heures, les villageois se sont joints à eux et, ensemble, ils ont réussi à éteindre le feu. Le village est sauvé et Marie est saluée en héroïne.

À partir de ce jour, Marie est connue sous le nom de "Femme Courage", symbole de bravoure et de détermination face au danger. Et même si elle était modeste et ne cherchait pas à être reconnue, sa bravoure avait inspiré tout le village et restera dans les mémoires pour les générations à venir.

Bon, d'accord. Le style est toujours aussi vif et chatoyant. Il était toujours une fois. Comme pour la première histoire, ça se passe il y a très très longtemps. La dame se nomme Marie. Nous sommes toujours dans un petit village. Cette fois-ci, elle lutte contre l'incendie et *in fine*, le courage héroïque de Marie, reconnu et célébré par les villageois, se double de sa grande modestie. Ce qui ne gêne rien.

Je vais vous épargner la lecture des huit autres tentatives (je m'étais dit que dix essais devraient aboutir à m'offrir une vision panoramique des aptitudes de Chat GPT). Sachez seulement que dans la troisième histoire, il était toujours une fois. Que nous sommes dans un petit village. Qu'elle s'appelait Marie, qu'elle avait un mari et deux enfants et qu'elle se battit victorieusement contre des bandits qu'elle mit en déroute à coups de torchons et d'ustensiles de cuisine.

La quatrième nous conte l'histoire d'Amélie, qui se battit vaillamment contre un dragon. Si, madame. C'était il y a très très longtemps dans un petit village. Il y avait beaucoup de méchants dragons dans les villages à cette époque.

La cinquième femme courage se nommait Gabrielle et elle a réussi à capturer à mains nues un dangereux criminel échappé de prison. Gabrielle avait déserté son petit village : elle vivait dans une petite ville. Mais elle parvint tout de même à inspirer les générations futures.

La sixième répond au doux nom de Sophie. Elle affronte des loups. Et devinez quoi ? Elle triomphe.

La septième se nomme Marie. En ce temps-là, elles étaient nombreuses à s'appeler Marie. Marie met en déroute des voleurs, les chasse définitivement du petit village qui organise un grand banquet en son honneur (Chat GPT ne précise pas s'ils ont attaché le barde à un arbre!).

La huitième se nomme encore Amélie. Elle est confrontée – comme toutes les Amélie vivant dans des petits villages – à un autre dragon, très méchant et très fort. Devinez ce qu'il advint. Ça va vous étonner, mes coquins. Amélie a sauvé le village du dragon et a ramené la paix et la sécurité dans les maisons.

La neuvième femme courage nommée Gabrielle a pour sa part sauvé le royaume, en butte aux vilains agissements d'une fort méchante sorcière.

La dixième enfin répond au doux nom d'Éloïse. Elle arrive dans une petite ville et met en déroute des bandits qui la tenaient en coupe réglée.

Dix, c'est bien.

On se dit que Chat GPT ne doit pas pouvoir faire mieux. Marcel Proust peut se rendre-mir à sa guise et pour longtemps.

Aussi, c'est avec une légère circonspection que je regarde s'afficher les quatre-vingts pages de texte produites par Chat GPT en réponse à la question pourtant simplette que je lui avais posée : «Peux-tu réfuter la thèse de Stephen Hawking concernant la théorie des



super cordes, de la dualité et des P-Branes ? » C'est vrai, il n'y a pas de raison que ce soient toujours les autres qui remportent le prix Nobel de physique!

Quatre-vingts pages que je parcours avec un rien de réserve et sans doute même, de méfiance, me demandant si finalement je ne ferais pas une bonne affaire en économisant les frais d'affranchissement de ce manuscrit que je comptais envoyer à Stockholm.





Sur la porte, un carton est punaisé :  
Fermé pour durée indéterminée.  
La serveuse, par les clients, très prisée,  
Assurément, n'y remettra plus les pieds.

Pendant deux ans, chaque jour, dans ce troquet,  
Elle a servi des bières et des punchs,  
À des boit-sans-soif, à des freluquets,  
En offrant son sourire comme un triomphe.

Dans ce bar, on s'y r'trouve pour sa chaleur,  
On aime ses concerts, on vide des godets,  
On r'fait le monde, on partage joie et peur  
Et chaque fois, on se quitte comme à regret.

En mai, Julie a prév'nu : "J'vais pas fort,  
Trop de fatigue !" Elle reste chez elle, alitée.  
Ça semble vide : elle fait partie du décor.  
Tout le monde s'est contenté d'cette vérité !

En juin, elle ne quitte plus ses lunettes noires :  
C'est pas l'soleil, c'qu'elle cache, c'est les torgnoles.  
Elle préfère ne pas s'voir dans les miroirs.  
Elle s'répète : "Faut que j'm'barre, faut qu'j'décolle !"



Hier matin, l'bras en écharpe: "J'maîtrise!  
T'inquiète, le service, j'l'connais par cœur!"  
Elle ne dit pas qu'son ex la terrorise,  
La frappe mais même sous les coups, pas de pleurs.

Elle a app'lé; elle va rejoindre le Nord,  
Chez sa sœur, elle va r'faire une santé.  
Elle fuiera, c'est une question d'vie ou d'mort.  
Elle échapp'ra à la perversité.

Elle sort. Il plante son couteau avec rage.  
Son sang s'écoule. Julie devient livide.  
Son regard se trouble: c'est la fin du voyage.  
C'est le cent vingt-sixième féminicide.



## LALIA

La nuit s'effiloche sur les toits de la ville.

L'air froid se colle aux vitres.

Lalia est prête à partir.

Sa porte refermée elle remonte le col de son manteau.

La cage d'escalier poisse l'humide.

Relents de cuisine, de sueur, de poubelles, parfois d'urine.

Lalia descend à pieds les huit étages de son immeuble. Quinze jours que l'ascenseur est en panne.

Immobilisé au rez-de-chaussée il sert d'abri chaud et discret aux trafics des dealers.

Partout sur les murs, à la peinture desquamée, des tags criards imposent leur rage leur mépris leur désespoir.

Dehors Lalia croise des silhouettes hâtives.

Direction les abribus.

L'éclairage public ne réchauffe ni les corps ni les cœurs de ces ombres du petit matin.

Le bus numéro 10 arrive.

Comme chaque jour de la semaine, Lalia était seule à l'attendre.

Au retour, en fin de journée, il est bondé. Sa cargaison se vide par gros caillots jusqu'au terminus où Lalia demeure à nouveau l'unique passagère.

Elle choisit toujours la place juste derrière le chauffeur.

Elle peut y savourer la solitude du moment, les yeux clos.

Dans les trois pièces de son logement social elles vivent à quatre. Elle et ses trois filles : Azora, Hatia et Afira. Azora, l'aînée, quinze ans, s'occupe de ses sœurs, matin et soir, en l'absence de leur mère qui fait des ménages dans différentes entreprises, avant l'arrivée des employés ou après leur départ. Le reste de la journée elle s'active chez des particuliers.

Elle gagne sa vie et celle de ses filles.

Elle en est fière.

Il y a quatre ans le père de ses enfants l'a quittée pour une autre, arguant qu'elle n'était vraiment bonne à rien. Tout juste à devenir pute et encore!...

Quand les filles sont couchées, que l'immeuble par soubresauts s'est endormi, elle s'installe pour travailler ses cours par



correspondance sur la gestion d'entreprise. Elle a décidé de créer et gérer sa propre entreprise de nettoyage.

Elle n'est pas pressée.

Elle vient juste d'avoir 31 ans.



**BLANCHE**



Si discrète, si menue posée sur le bord de son champ grand comme un mouchoir de poche elle essuie les gouttes de sueur qui trempent son front et collent les mèches échappées d'un foulard beige à grosses fleurs roses. Elle renifle et secoue son tablier. Il ne pousse plus rien dans le potager d'ailleurs elle ne le souhaite pas. Elle est trop usée pour retourner la terre.

Blanche suit des yeux l'envol d'une alouette et sourit.

C'est un jour comme celui-ci qu'il a surgi du champ comme cette alouette. Râblé, les yeux noirs et le teint tout cramoisi. Elle sut plus tard qu'il s'appelaient Egor.

Il a mis le doigt sur sa bouche en écarquillant les yeux de stupeur et s'est à nouveau allongé dans les hautes herbes; un instant elle crut à un jeu et vint d'un pas tranquille s'asseoir près de lui. Elle rit et lui lança "À quoi tu joues?" Cette fois il plaqua ses mains sur la bouche de Blanche. Elle n'eut pas le temps d'avoir peur. Il dit très vite "Je t'en supplie ne crie pas". Ses paumes étaient moites et tout son corps sentait la sueur et la terre. Blanche avait l'âge des poupées que l'on déshabille et qui se couchent nues. On la disait grande pour ses treize ans. Elle trouvait ce compliment aussi plat que ses hanches et ses seins. Ces paumes-là chatouillèrent son ventre.

L'homme lâcha prise; ils se regardèrent en silence. Blanche remarqua alors cette bosse sous sa veste crasseuse et la pointa du doigt. Qu'est-ce que tu caches? Rien n'était pas une réponse et Blanche n'était pas assez naïve pour ne pas comprendre.

Tout le village somnolait. La chaleur, la peur aussi. Elle seule s'aventurait parfois jusqu'au petit bois. Arrivée depuis trois semaines chez sa grand-mère, elle sillonnait les alentours et les connaissait mieux que la plupart des gamins du village.

Blanche ne craignait pas ces hommes bottés et kakis qui sillonnaient la rue principale tout en armes et le cheveu rasé. Ils ne venaient pas jusqu'ici. Ils étaient passés mais ils savaient qu'il n'y avait rien à réquisitionner à part une poule malingre et un vieux lapin arthritique.

Le garçon avalait sa salive difficilement. "Tu as soif?" Il hocha la tête mais resta allongé, fondu dans les herbes sèches.

Ils attendirent la nuit pour s'approcher de la bicoque où Blanche et sa grand-mère essayaient de vivre.

À petits pas, la vieille femme traversa la salle unique où caquait une poule blanche. Elle ferma les rideaux tout pelucheux et sans couleur. Puis elle lui dit d'une voix autoritaire "Assied-toi mon garçon".

"Un drôle de chien pelé que tu me ramènes là ma Blanche. On dirait qu'il a soif et faim. On va commencer par la soupe et après on verra."

Blanche le regardait avaler son potage clair. Egor restait silencieux. La vieille femme toujours courbée et traînant ses chaussons s'affairait. "Dans la soupenne tu dormiras tranquille mon gars."

Blanche les entendit murmurer. En s'approchant elle saisit juste les derniers mots de la vieille femme. "Ne t'inquiète pas mon garçon je suis bien Émilie."

Blanche et sa grand-mère lavèrent rangèrent et pendant que l'une crochetait un interminable napperon, la plus jeune feuilletait des magazines usés jusqu'à l'encre en rêvant. "Pourquoi lui avoir dit ton prénom?" La vieille la fit taire d'une tape sur la tête. Va te coucher.



Le lendemain l'agitation dans le centre était telle que Blanche faillit être renversée par une charrette. Devant l'étal pitoyable du boucher ça jacassait "Ils le cherchent mais pour le moment ils ont pas mis la main dessus. Y ferait mieux de se livrer parce que c'est nous qu'on va payer."

Blanche rentra avec un morceau de lard et une miche déjà rassis. Egor dormait encore.

Blanche avait mis sa robe des beaux jours. Elle avait noué ses cheveux auburn en un drôle de chignon, "Ne rêve pas ma fille" dit la vieille femme.

Egor resta plusieurs jours. Il ne sortait qu'à la nuit noire et s'effarouchait au moindre bruit. Blanche accompagnait ses jours de sourires de chansons et de bavardages. Elle préparait les confitures de mûres cueillies au petit bois. Egor et elle s'en barbouillaient les lèvres en y goûtant. Sa grand-mère s'absentait parfois sans dire où elle allait. "Elle dit qu'elle va vendre ses napperons mais franchement qui en voudrait quand on trouve à peine de quoi manger?" Egor ne répondait pas et baissait la tête. Blanche se réjouissait presque de ces absences répétées. Egor lisait à haute voix dans un vieux livre de contes. Elle aimait sa voix feutrée et ses mines d'imposteur. Un jour elle se glissa contre son épaule. Il interrompit à peine sa lecture. Puis leurs mains se frôlèrent et les paumes si rudes d'Egor suivirent la courbe du cou sous le chignon défait, le long des hanches de fillette et sur la poitrine à peine éclos.

Un soir pourtant la vieille femme ne rentra pas.

Le lendemain matin, Egor s'enfuit. Il traversa le champ de hautes herbes où Blanche et lui s'étaient rencontrés. Elle le vit courir. Dans sa main le pistolet qu'elle avait deviné sous sa veste. Elle ne cria pas, ne l'appela pas. Elle tomba dans l'herbe sèche.

La vieille femme ne revint jamais.

Blanche attendit couchée dans la soupente. Elle guettait le soir. Elle mâchonnait des légumes trouvés dans le jardin.

D'autres soldats, d'autres marches au pas. Blanche rejoignit ses parents à Rouen.  
Dans les rues ça riait, ça chantait ça agitait des drapeaux.



L'alouette vole au-dessus du champ. Blanche s'allonge dans l'herbe craquante en attendant qu'elle se repose. Elle caresse sa bouche et défait son chignon. Demain elle ira jusqu'au petit bois si ses vieilles jambes veulent bien la porter. Sur le bord du chemin les mûres sont prêtes à être cueillies.



Hervé GOUZERH

*FOSSE COMMUNE*

Tu as les yeux fixés  
bien au-delà du mur de la prison  
des Chantiers

L'auxiliaire de police ne sait pas  
qu'il exécute là un portrait  
bien plus digne  
que celui des princes fardés  
au pastel sec

à défaut de t'exécuter

toi

Tu as les cheveux en ordre  
de bataille  
les mains posées sur le tissu  
social

l'amour des gens

que les parvenus ne sont pas parvenus  
à enlever de ton front

de la peau des fusillées



## CE MOT-LÀ



*la mère lit aux enfants  
une lettre du Stalag 4F*

Elle avait élevé cinq enfants. Elle en eut un sixième qui mourut bébé, ce qui fut le grand chagrin de sa vie. Mais avant lui, il y avait juste eu deux enfants, un fils et une fille. Le mari fut fait prisonnier en Allemagne, il y resta plusieurs années. Stalag 4F.

Elle avait grondé son fils qui avait traité un soldat allemand dans la rue de "Sale Boche".

Ça non, tu vois, ça jamais, car tu ne sais pas ce qu'il vit, qui il est. Lui aussi doit avoir des enfants, être malheureux. Alors non.

Les bombardements de Caen, elle les avait endurés avec les deux enfants, à la cave. Les bombes incendiaires faisaient vomir la petite. Et que l'on ne parle pas de D-day... Les bombardements des alliés avaient duré deux mois !

Mais avant ça, elle avait connu l'exode, seule avec ses deux enfants de moins de cinq ans. Tout ce temps, et bien après, ce mot-là elle ne l'a jamais dit.

Ce mot elle ne le disait pas. Un mot de quatre lettres banni, pour ne pas le transmettre... Pour ne pas qu'il prenne corps, substance, vie. Réalité. Ni le noir, ni la nuit, ni le loup ne pouvaient le faire naître (ni des choses pires). Elle lisait peu pourtant, n'avait pas fait d'études. Si, elle avait son certificat et elle en était fière. Elle avait agi par intuition.

Ce mot jamais prononcé ne le fut jamais par sa fille, ma mère. Comme une non-tradition. Car moi non plus, je ne l'ai pas dit à mes enfants. Je ne le dis pas non plus et je le fuis, me détournant quand on le prononce. Et quand je serai grand-mère...

Est-ce cette absence qui a effacé le concept, ouvert les vannes de la liberté à toute une lignée de femmes ? Est-ce pour cela que voyager seule dans un pays inconnu, aborder des gens, n'est pas un problème, pour aucune de nous ? Que nous nous lançons dans des entreprises folles ? Dormons à la belle étoile, sans autre compagnie que la lune ? (Et le vent, et les étoiles, et les branches des arbres) ?

Ce mot de quatre lettres jamais dit, l'avez-vous trouvé ?

Je peux vous l'épeler: P - E - U - R.

